

SUITE DEPECHEES.

Bulletin météorologique.

Washington, 9 mai — Indications pour la Louisiane — Temps en partie couvert; plus chaud dans la partie nord; vent d'est.

Un camp de Chickamauga.

Chatanooga, Tennessee, 9 mai — Les préparatifs de la réception des milliers de volontaires qui ont reçu l'ordre de se rassembler au parc de Chickamauga, très prochainement sont poussés avec la plus grande activité. De nombreux ponts ont été construits de nouvelles voies d'échappement sont construites et les emplacements des camps sont choisis.

Le général Brooke et le général Boynton, ce dernier président de la commission du Parc, désirent que tout soit prêt de façon que les volontaires puissent camper sans difficulté ni délai dès leur arrivée. Le colonel Sheridan, de l'état-major du général Brooke, parlant au nom du général, a dit aujourd'hui à midi qu'aucune information additionnelle à la note d'hier annonçant l'envoi de cinquante mille volontaires n'a été reçue. Le général Brooke estime qu'un certain temps s'écoulera avant le rassemblement des 50,000 volontaires à Chickamauga.

La liste complète des généraux de brigade qui commanderont l'armée des volontaires est la suivante:

Compton, Andrew G. Burt, Sumner, Henry, Lawton, Chaffee et Davis. Les généraux Henry, Sumner et Chaffee sont déjà au parc. Le général Burt, dont le régiment s'est rendu à Tampa la semaine dernière, reviendra à Chickamauga.

On ne sait pas quelles seront les postes assignés aux généraux Bates, Arnold et Young qui commandent actuellement des régiments ici. Ils n'ont reçu aucune information à ce sujet.

Les majors généraux Lee, Wilson et Wheeler viendront à Chickamauga. Le général Brooke continuera à commander en chef.

Soixante caissons d'artillerie sont arrivés ce matin de Washington.

Le colonel Glenn, officier payeur, n'est pas arrivé aujourd'hui. Il est attendu demain.

Dans le voisinage de Sancti Spiritus.

New York, 9 mai — Correspondance de Key West à l'Evening Post: Un dessinateur qui arrive du camp de Gomez dit qu'il y a 18,000 cubains dans le voisinage de Sancti Spiritus, mais qu'ils manquent d'armes et de munitions. Ils éprouvent également des difficultés à se procurer des vivres, mais ils sont pleins d'enthousiasme et ils désirent coopérer avec les troupes américaines. L'état dans lequel se trouvent les «concentradores» est, dit-on, pitoyable à l'extrême.

Offres acceptées.

Boston, Massachusetts, 9 mai. — Bob Fitzsimmons a accepté aujourd'hui l'offre de \$10,000 faite par Kid McCoy pour une bataille à poids moyen, ainsi que l'offre de \$25,000 de James J. Corbett qui désire regagner le titre de champion des gros poids.

Fitzsimmons se mesurera avec l'un ou l'autre dans l'arène du club régulièrement organisé qui offrira le plus fort prix, mais il insiste sur un enjeu de \$10,000 de chaque côté. En outre les deux batailles devront être livrées avant le dernier septembre.

Cette acceptation est accompagnée d'une offre de Martin Julian, «manager» de Fitzsimmons, et du pugiliste lui-même, de parier \$2,500 que McCoy ait Corbett ne tiendront pas leur parole.

Incendie d'un hôtel.

Excelsior Springs, Missouri, 9 mai — L'hôtel Elms, qui contenait cinq cents chambres et était le plus beau des hôtels de campagne dans l'Etat, est en ruines à la suite d'un incendie qui a éclaté dans la chambre des machines. L'hôtel avait été construit en 1889 au prix de \$200,000. Le colonel Ettenson, de Leavenworth, Kansas, en était devenu propriétaire samedi dernier. Il y avait environ cent locataires dont quelques uns se sont échappés avec difficulté. L'assurance n'était que de \$40,000.

Maladie à bord de l'Argonaute.

Tampa, Florida, 9 mai — Le docteur J. Porter, officier sanitaire d'état, a reçu aujourd'hui du docteur Sweeting, délégué du Bureau sanitaire de l'état à Key West, un rapport sur les prétendus cas de fièvre jaune constatés parmi les membres de l'équipage de prise du voilier espagnol Argonaute.

D'après le docteur Sweeting deux hommes seulement sont atteints d'une fièvre légère. Aucun d'eux n'a été près d'un port infecté, mais le bâtiment et tous les hommes d'équipage ont été mis immédiatement en quarantaine à dix milles de Key West, où se trouvent cinq autres navires capturés venant de ports infectés.

Le fait que les matelots sont tombés malades moins de vingt quatre heures après avoir mis le pied sur l'Argonaute conduit le docteur Porter à croire qu'ils ne sont pas atteints de la fièvre jaune. Néanmoins, les règlements de quarantaine seront exécutés avec la plus grande rigueur.

On n'éprouve aucune crainte au sujet de la propagation de la maladie, au cas où cette maladie serait la terrible fièvre jaune.

Le plan de campagne du gouvernement américain.

Washington, 9 mai — Le McCullough n'a pas encore quitté la baie de Mirs, hors du port de Hong Kong, où il attend de nouvelles instructions pour l'amiral Dewey, instructions qui seront probablement envoyées aujourd'hui ou demain.

Dans sa dépêche reçue samedi l'amiral ne demande pas de troupes, ne connaît pas l'intention du gouvernement au sujet de l'occupation des îles.

Il semble presque certain, cependant, que le gouvernement a l'intention de commencer une campagne active contre les forces espagnoles aux Philippines et que l'amiral Dewey en sera informé. Il n'est pas probable que l'escadre bombarde Manille ou attaque les fortifications, à moins que l'amiral ne trouve qu'il soit nécessaire d'agir pour garder les positions qu'il occupe déjà.

A l'arrivée des troupes qui vont être incessamment concentrées sur la côte du Pacifique un débarquement sera immédiatement effectué et les opérations de la prise de la ville et des autres fortifications commenceront immédiatement.

En outre des cinq ou six mille hommes une quantité considérable de fournitures y compris des munitions, seront envoyées à l'amiral Dewey.

Le président et les membres de son cabinet attendent maintenant des nouvelles importantes de l'amiral Sampson, dont la flotte a été envoyée contre Porto-Rico. On croit que sa victoire sera aussi complète que celle de l'amiral Dewey à Manille, quoiqu'il soit difficile d'espérer que les conséquences soient aussi importantes.

L'incertitude sur l'endroit où se trouve la flotte espagnole ne cause aucune alarme, et on ne s'attend certainement pas à ce que l'amiral Sampson la rencontre à Porto-Rico.

En ce qui concerne le plan de campagne dans l'île de Cuba un changement important n'a été apporté à celui qui a été annoncé il y a quelque temps.

On pense qu'au moment opportun des forces considérables seront débarquées, avec des munitions et des approvisionnements pour les insurgés, à un point accessible, et qu'une campagne active sera entreprise par terre et par mer.

Licencement du treizième régiment de l'Etat de New-York.

Albany, Etat de New York, 9 mai — M. Black, gouverneur de l'Etat de New York, a donné à l'adjudant général Tillinghast l'ordre de licencier le 13ème régiment, pour désobéissance à des ordres du commandant en chef.

Reconstruction du Ministère Espagnol.

Madrid, Espagne, 9 mai — On annonce cette après-midi à Madrid que les membres du cabinet ont remis leurs portefeuilles à senor Sagasta, président du conseil, en vue de la reconstruction probable du ministère.

Double exécution à Athènes.

Londres, 9 mai — Des dépêches spéciales reçues aujourd'hui d'Athènes annoncent que Karditza et Georgous, les deux individus qui avaient tenté d'assassiner le Roi George le 26 février dernier à Athènes, ont été exécutés aujourd'hui.

A Milan.

Rome, Italie, 9 mai — Le général commandant la garnison de Milan télégraphie cette après-midi que l'ordre est rétabli.

Le carillon de Saint-Germain-Auxerrois.

C'est le 31 mai que sera livré à la ville de Paris, pour être inauguré le 14 juillet, le vieux carillon de Saint-Germain-Auxerrois, dont l'Abbeille a déjà parlé.

On sait que ce carillon, installé en 1878 dans la tour Balu, par l'ingénieur Collin, jouait quatre fois le matin, les «Cloches de Corneville» à midi, «si j'étais roi», le soir, le «Carnaval de Venise», et à minuit, le «Noël d'Adam. Il n'en jouera plus que trois désormais: la «Marche de Turénne», le «Tambourin» et une vieille chanson française.

Ces airs, sous la direction de M. Chapuis, professeur au Conservatoire, ont été gravés sur un long cylindre en laiton, qui a remplacé l'ancien cylindre en bois, ou plutôt, on a percé dans ce cylindre trente mille trous environ, dont les petits mettent en mouvement un mécanisme qui actionne les marteaux tapeurs, lesquels sont au nombre de cent cinquante-deux, frappant trente-huit cloches.

Mais il ne faudrait pas croire qu'on pourrait faire jouer ce carillon à l'importe quel air. Il y a des difficultés, dans cette musique des cloches, dont on doit tenir compte: c'est l'impossibilité dans laquelle on se trouve «d'étouffer» les sons.

Néanmoins, le carillon de la tour Balu pourra donner aux Parisiens des auditions intéressantes, car non seulement il est actionné par le fameux cylindre, que l'horloge met en mouvement à certaines heures, mais encore il peut être par un clavier, sur lequel des musiciens auront la possibilité de jouer n'importe quel morceau.

Le carillon de Saint-Germain-Auxerrois ne tardera pas à devenir sans doute une des curiosités de Paris.

LA Colonie Américaine DE PARIS.

Les Etats-Unis d'Amérique ont à Paris une colonie des plus brillantes, parmi laquelle on trouve les noms de la haute aristocratie; et l'on comprend que ces noms représentent d'entrain et d'élegance dans les salons parisiens. Quel est le subain pour la rue de la Paix et la rue Royale, l'hôtel des Ventes, tous les marchands de bibelots rares et précieux!

Et Paris est encore visité par de nombreux Américains, qui, chaque année, y viennent faire de longs séjours, car la belle capitale de la France est par excellence la ville de l'élegance et du luxe. Ainsi Mme Astor est fréquemment à Paris, où elle donne de très beaux dîners, auxquels assistent les notabilités de la société parisienne. Ce n'est pas d'hier, d'ailleurs, que l'élite du nouveau monde va chercher à Paris de nobles distractions et y répandre l'argent à flot; tous les jours Paris attire les Américains comme les hautes personnalités étrangères.

Dans la colonie américaine de Paris, on doit citer au premier rang l'ambassadeur des Etats-Unis et la générale Horace Porter qui, depuis un an à peine qu'ils sont à Paris, ont conquis d'unanimes sympathies dans le monde. Les dîners, les dîners et les réceptions de la générale Horace Porter sont toujours très beaux.

Les membres du personnel de l'ambassade sont également des plus sympathiques: M. Vignaud, premier secrétaire, qui est en France depuis fort longtemps avec sa charmante femme, devenue Parisienne; M. Edgar Scott, deuxième secrétaire; le major Sanford C. Kellogg, attaché militaire, dont la femme est l'une des plus gracieuses de la colonie, et le lieutenant William S. Sims, attaché naval.

Au consulat général, l'aimable M. Moss a été remplacé par M. John K. Gowdy, un gentleman d'une grande distinction, dont l'arrivée a été fort bien accueillie. Ses collaborateurs: MM. Edward J. MacLean, vice-consul général; Allison Bowen, consul général délégué; et David T. S. Fuller, attaché de chancellerie.

En outre des affaires courantes dont ils s'occupent et qui sont fort importantes, ces messieurs s'intéressent vivement à la Société de bienfaisance américaine dont le consul général est le directeur. C'est une œuvre admirable, sur les registres de laquelle se retrouvent tous les noms des grandes familles américaines résidant en France.

Parmi les femmes de la haute société parisienne, il en est plusieurs qui sont d'origine américaine. Toutes se sont assimilées avec une souplesse et une rare intelligence aux habitudes françaises et sont devenues des ornements gracieux de l'aristocratie, se distinguant d'une façon toute particulière par les bienfaits qu'elles répandent autour d'elles.

C'est le cas de rappeler la magnifique libéralité que fit, au moment de la catastrophe de la rue Jean-Goujon, la comtesse de Castellane, en souvenir de sa mère, Mme Gould; un million pour construire un Palais de la Charité!

Ces Américaines, dont nous venons de parler, s'appellent aujourd'hui: la marquise de Breteuil, la marquise de Ganay, la vicomtesse de Courval, Mme Solhge, la princesse de Polignac, la princesse Poniatowska, la marquise de Choiseul, la duchesse de Dino, la comtesse de La Forest-Divonne, la comtesse de Laugier-Villars, la marquise de Morès, la duchesse de

La Rochefoucauld, la comtesse Etienne de Malesyrie, née Burnett-Stears, et la baronne Seillière. La duchesse Decazes, dont la mort fut un deuil pour le monde parisien, était également Américaine de naissance; elle était née Singer.

Quelques-unes d'entre elles, après avoir été citées pour leur grande élégance, sont devenues d'admirables mères de famille, dont les deux filles se sont mariées, l'une à M. O'Connor, et l'autre au prince d'Hénin; et la vicomtesse de Courval, si entendue en choses d'art, d'un goût si fin et si éclairé et dont l'unique fille est aujourd'hui la princesse de Poix. Notons encore que récemment le comte de Molke, fils du regretté ministre de Danemark à Paris, a épousé Mlle Gardner, sœur de la marquise de Breteuil.

Rien ne démontre mieux le rôle grandiose et utilitaire de la fortune que de la voir ainsi allée à la grâce, à la distinction et à la bonté.

Parmi les familles de la colonie américaine installées depuis le plus longtemps à Paris, M. et Mme Ridgway. M. Ridgway est membre des grands clubs parisiens. Mme Ridgway est née Munroe. Mme de Hegermann-Lindencrone, femme du ministre de Danemark en France, née Anna-Lillie Greenough, avait épousé en premières noces M. Charles Moulton; sous le second Empire, ses salons étaient très brillants; sa nièce, la princesse de Hohenzollern-Eringen, née comtesse de Hatfeldt, se trouve en ce moment auprès d'elle. Les dîners et les dîners donnés par Mme de Hegermann-Lindencrone sont toujours d'une suprême élégance.

Les beaux salons de Mme Franklin Singer, qui s'ouvrent chaque saison pour des réceptions magnifiques et des fêtes dansantes pleines d'entrain, sont toujours le rendez-vous du «tout-Paris» élégant.

La toute gracieuse Mme L. E. Truman, née Oakley, fille d'un ancien chef de justice, premier magistrat des Etats-Unis, nièce du général Franklin Pierce, occupé président des Etats-Unis, s'occupe beaucoup de littérature; elle a écrit un livre très remarquable: «Democracy» et envoie de nombreux articles aux journaux américains.

Depuis longtemps, M. Gordon-Bennet, le directeur-proprétaire du «New-York Herald», est devenu Parisien. Qui ne connaît la gentille propriété, cachée dans la verdure, que M. Gordon-Bennet possède à Bougival!

C'est devant cette propriété que l'on voit amarré son yacht de rivière «Terrada», qui a la forme d'un «serradeur»... blanc. Très sportsman, M. Gordon-Bennet conduit son mail avec une intrépidité qui n'est pas toujours sans danger. En ce moment, à bord de son yacht «Namouan», il revient de Bombay; tout dernièrement, il a été signalé dans la mer Rouge. On sera-t-il la semaine prochaine!

Des concerts merveilleux ont été donnés par Mme Moore en ses beaux salons de l'avenue du Bois. Mme Moore est une dilettante très distinguée, qui a fait entendre à ses invités les premiers artistes du monde. Depuis le deuil qui l'a frappée, Mme Moore a fermé ses salons.

Devons-nous rappeler que la marquise Wonthorst est un peintre de grand talent qui s'est consacré au catholicisme et a reçu du Pape la croix de Saint-Grégoire le Grand? La marquise Wonthorst a fait entre autres portraits ceux de Mgr Ferrata et de M. Challemeil-Lacour. Elle est très répandue dans la colonie.

L'hôtel que M. et Mme George-Lord Day occupent rue Weber est des plus élégants. M. George-Lord Day a une remarquable écurie de chevaux de polo; célèbre yachtsman, il a une goélette très connue dans le monde du yachting: «Fleur de Lys». Il vient

d'accomplir un voyage des plus hardis à bord de cette goélette: Parti de New-York, il est allé à Nice; c'est un exploit très rare et très périlleux. Sa sœur est la seule qui ait été reçue capitaine au long cours; il passe presque toute l'année en mer à bord de son yacht qu'elle commande.

Parmi les salons de la colonie américaine de Paris nous citerons encore ceux de la comtesse de Trobriand où l'on donne des concerts fort intéressants; de la princesse Colonna, née Mackay, d'une suprême élégance; de Mme Anderson, Mme Cleveland, Mme Digby, Mme Cumming, Mme Mac-Swinye, Mme la colonelle Mapleson, Mme Johnston, Mme Samson, Mme A. Vanderbilt, Mme Mackay, la comtesse Mac Carthy, Mme Knight, Mme Hirschfeld née Stewart, Mme Harpes, Mme Griswold Gray, Mme Clifford Dyer, Mme John Davis, Mme Wilkinson, Mme Kinen, une cantatrice mondaine de grand talent, Mme Kinen est la nièce de M. Eustis, l'ancien ambassadeur des Etats-Unis, à Paris, etc.

Les banquiers américains sont assez nombreux: MM. Munroe, correspondants de toutes les grandes familles américaines à Paris; très répandus dans le monde, ils possèdent les plus beaux atelages de la capitale; M. Drexel, d'une grande famille américaine, et son associé, M. Hargis; M. Morgan, d'une célèbre famille politique et financière de New-York. M. Couder, avocat-notaire ayant tous les intérêts des Américains à Paris, ce qui n'est pas une sinécure.

Les grands cercles parisiens comptent parmi leurs membres des personnalités de la colonie américaine. A l'Union: MM. W. H. Burns, W. S. M. Burns et Lee Child; au Jockey: MM. Ridgway et Bryan. M. Bryan est une physionomie parisienne à noter: étiquette comme hiver, on le voit circuler sans pardessus; il arrive pour déjeuner ou dîner dans les cafés à la mode aux heures où il a faim. Il va tous les soirs au théâtre, mais presque toujours dans des théâtres de musique, au demeurant, très aimable gentleman; au Cercle de la rue Royale: MM. Morgan, le duc de Loubat, D. et T. Twombly, Vanderbilt, Welby, Maskens, Post, Winthrop, W. Lawrence; à l'Union artistique: MM. Franck, Henry Evans, Harold Fitch, Humphray Moore, George et John Munroe, Rowcliffe, Jules Stewart, J. Graham Stewart, etc.

Plusieurs des artistes peintres américains ont acquis la célébrité: M. Story, mari de la grande cantatrice Mme Eames, un artiste de beaucoup de talent; M. Julius Steuart, élève de Zamaccois et de Gérôme, très répandu dans la société parisienne, exposé chaque année, au Salon, des œuvres fort remarquables. On se rappelle encore son «Bal des habits rouges», qui fut un des «clous» du Salon des Champs-Elysées. M. Julius Steuart est le fils du célèbre collectionneur, M. Stewart, mort l'an dernier, qui avait, en son hôtel de l'avenue d'Iéna, la merveilleuse collection dont la vente récente, à New-York, a été l'événement de l'année. Il avait fait sa fortune dans des plantations à Cuba. Sa fille est mariée à M. Brölemann, ses autres fils font de fréquents séjours à Paris. M. Weeks, peintre de choses d'Orient. Son hôtel de l'avenue Wagram, qu'il occupe avec Mme Weeks, est meublé et décoré à l'orientale de la façon la plus exquise. M. Alexander dont les œuvres révèlent une grande valeur: son atelier est merveilleux. M. Whistler, peintre de beaucoup d'esprit, chef d'école; avant la mort de sa femme il avait, rue du Bac l'appartement le plus original et le plus curieux qui se puisse imaginer. Il recevait beaucoup, notamment le comte R. de Montesquiou et M. S. Mallarmé.

Enfin, parmi les grandes cantatrices, nous trouvons Mme Sybil Sanderson, mariée récemment à M. Terry, et Mme Nordica, deux

étoiles du chant dont le nom est synonyme de triomphe. La colonie américaine de Paris est, comme on le voit, particulièrement brillante; ses membres sont devenus Parisiens par leur vrai luxe et leur vraie élégance.

LA TAILLE DE SOLDATS

Une revue militaire allemande constate que la taille réglementaire du soldat tend à diminuer depuis un siècle dans la plupart des pays européens.

Ainsi, en Autriche le minimum, qui avait été fixé à 1 m. 57 en 1858, a dû être abaissé dernièrement à 1 m. 55. Depuis 1840, la taille minima du soldat allemand était de 1 m. 65; le décret du 3 août 1893 l'a ramenée à 1 m. 54 pour l'infanterie. La garde doit avoir au moins 1 m. 70.

En France, le fantassin ne peut mesurer moins de 1 m. 54, alors que sous le premier Empire le minimum était de 1 m. 60. La diminution moyenne atteint, pour les principales armées continentales et depuis le commencement de ce siècle, tout près de six centimètres.

Voici, en ce qui concerne les autres pays, la taille réglementaire minima des soldats d'infanterie: 1 m. 55 en Italie, 1 m. 65 en Angleterre, 1 m. 54 en Russie, 1 m. 55 en Suisse, 1 m. 60 en Norvège, 1 m. 56 en Hollande et 1 m. 619 aux Etats-Unis.

C'est donc l'Angleterre qui détient le record de la stature pour ses troupes à pied.

Une célébrité en son genre

Antoine Seidl, l'ancien domestique de Richard Wagner, devenu un chef d'orchestre émérite et mort récemment à New-York, a eu des funérailles musicales comme on n'en avait pas encore vu.

Sur la scène de l'Opéra métropolitain de New-York, où Seidl de son vivant, conduisait l'orchestre, un «camp de deuil» avait été dressé, sorte de grande estrade drapée de velours noir et décorée de lyres en argent. Après la cérémonie religieuse en la maison mortuaire, — Seidl appartenait à l'église luthérienne, — son corps, posé sur un catafalque, fut transporté à l'Opéra. Le théâtre était brillamment éclairé et rempli d'une foule élégante de noir vêtue.

Au lever du rideau on vit apparaître l'intérieur d'une église, celle de Sainte-Catherine de Nuremberg, dont on avait emprunté le décor aux «Maîtres-Chanteurs»; au milieu de la scène, le catafalque du chef d'orchestre, couvert de fleurs et de couronnes. Son pupitre à l'orchestre était également drapé de noir et orné de couronnes de laurier. Deux discours, un sermon et un panegyrique furent prononcés, l'orchestre jouait avant et après les discours.

Après le masque, Mme veuve Seidl, qui assistait à la «représentation» dans une baignoire tendue de crêpe, donna le signal du départ et accompagna son mari au four crématoire, où le chef d'orchestre fut incinéré.

Souscription patriotique.

Nlle-Orléans, Loue, 18 avril 1898. Nous, soussignés, citoyens de la Nouvelle-Orléans, américains la somme de — en regard de nos noms, à un fonds devant servir à l'achat d'une cloche en argent qui sera offerte au navire de guerre américain «N.-O.-Orléans», à son arrivée dans notre port.

J. S. WATERS, Ex-Capitaine I. N. B. S. N. Guard, président du comité des souscriptions. ROBERT STEEL, Chapelain du Seaman's Bethel, trésorier. Sommes reçues: de un sou à un dollar.

Nous verserons dans les mains de qui de droit, samedi prochain, les sommes qui nous auront été envoyées.

—Vous partez donc, mademoiselle Thibaudier?

—Oui, nourrice. Avez-vous besoin de quelque chose pour le petit ou pour vous?

—Mais non... Je crois bien que nous avons tout ce qu'il nous faut. Et puis, vous comprenez bien qu'avec une dame si peu regardante que vous, on n'y regarde pas non plus de si près!

—Enfin, à ma prochaine visite vous me direz cela.

—Et quand est-ce qu'on aura le plaisir?

—Peut-être dans huit jours... peut-être bien plus tôt... peut-être aussi beaucoup plus tard.

—Enfin, quoi? vous n'en savez rien.

—Mais si mon absence devait durer, je vous donnerais de mes nouvelles.

—Et nous parsillément. Raba-teau vous écrirait pour vous faire savoir comment se porte votre garçon... Moi, ne sachant pas écrire, ça me serait plus difficile.

—Allons, au revoir, nourrice.

—Sans adieu, mademoiselle Thibaudier.

Et Marcelle partit.

rendre courtes les heures de regret... de chagrin... de découragement... les heures moroses... Et ce serait un bonheur de se dire: Je travaille pour mon petit enfant.

Mais cependant il y avait d'abord—avant tout—quelque chose à faire, quelque chose qu'elle considérait presque comme un devoir.

Pendant qu'elle recevait la paternelle hospitalité de Croixmaure, le général avait signifié qu'il ne voulait, sous aucun prétexte, entendre parler d'une démarche de Marcelle auprès de son grand-père.

Démarche inutile d'ailleurs, expliquait-il, attendu qu'il n'y a rien à espérer de ce vieillard égoïste, affaibli par l'âge et tout à fait dominé par une vieille garde avec laquelle je ne permets à Marcelle aucun contact...

Forcément elle s'était soumise, mais elle souffrait de cette défense... Dans le fond de son cœur elle la trouvait excessive.

Et maintenant que, dans sa vie, il n'y avait plus qu'isolement... elle faisait d'instinct comme le noyé... elle se raccrochait à toutes les branches.

Elle n'attendait rien de ce vieillard... Elle n'en désirait rien... mais elle voulait le voir. Quel qu'il eût fait... quel qu'il eût dit, c'était son grand-père après tout.

Et résolue, comme elle l'était toujours, elle fluit par conclure:

—J'irai demain.

XIII FRANÇOIS RENCUREL.

Il n'avait guère changé, l'aspect extérieur de la maison Thibaudier.

La poignée de fer, plus noire de vétusté,—peudait toujours à la chaîne rouillée de la sonnette... la porte massive—plus vermoulue—restait toujours fermée à triple verrou... et la muraille décrépite s'élevait, plus inhospitalière encore qu'autrefois...

D'ailleurs, voilà longtemps que déjà qu'à Brunoy on avait perdu l'habitude de voir le maître du logis.

Complètement aveugle à présent, il ne sortait plus de sa cuisine, où il se chauffait au coin du feu,—et de son jardin, où il se réchauffait au soleil.

Il commença à se surprendre à se faire très vieux, le père Thibaudier, et il ne devait pas être bien loin de ses quatre-vingts ans sonnés.

Comment portait-il son grand âge?... Sur ce point il fallait forcément se contenter des renseignements des vieille servante,—de Célestine Rencurel.

Car de même que le vieil aveugle ne sortait plus de chez lui, de même sa maison restait fermée à tous les curieux.

nette, Célestine avait une façon de demander:

—Qu'est-ce que vous voulez?... Qui mettait les plus obstinés en déroute.

En ce mystérieux logis, pourtant, elle n'était pas seule avec le vieil Thibaudier.

Il y avait là, depuis quelques années, un troisième habitant. Son arrivée avait même été toute une histoire.

C'est quand le bonhomme avait complètement perdu la vue, quand, par conséquent, il était tombé plus que jamais sous l'influence, sous la domination de celle qui devenait à présent sa clarité,—ses yeux,—c'est alors qu'un jour Célestine avait dit:

—Il nous faut quelqu'un dans la maison.

—«Quelqu'un», avait répondu le vieux plus étonné encore que scandalisé... Et pourquoi faire?... —Pour faire le travail.

—«Quel travail?» —«D'abord celui que vous ne faites plus, ensuite celui que je ne peux plus faire, et enfin celui que l'ouvrier du jardin fait à la six-quatre-deux, quoiqu'on le paye les yeux de la tête.

peu autant que vous à la vôtre. Celui-ci viendra ici... vous pourrez le prendre de confiance.

—Et! fit le petit vieux en dressant l'oreille, tu en parles comme si tu le connaissais déjà. Tu as donc quelqu'un en vue? Tu l'imagines donc que je ne suis plus bon qu'à dire amen.

Et de sa voix sèche et stridente: —Je ne veux pas de ce faiméant pour manger mon pain, boire mon vin et m'extorquer mon argent... Voilà cinquante ans que je me passe de domestique... tu feras comme moi... tu t'en passeras aussi.

Elle lui lança un regard venimeux... un regard de bête irritée... Maintenant, avec lui, il n'y avait plus besoin de se gêner... Il avait fini de la dévisager à travers ses lunettes...

Mais mordant sa voix... Sa voix dont elle ne voulait pas qu'il devinât l'irritation: —Ah! vous me récompensez bien de prendre votre intérêt!...

—Mon intérêt! quand tu me prouveras ça... —Et puis, il n'y a pas besoin d'être malin pour le comprendre... Depuis que vous ne pouvez plus le surveiller, votre ouvrier, fait semblant de travailler... Après ça, il a raison, ce garçon... il serait bien bête de se fatiguer, puisque, le soir, il a quand même gagné ses quatre francs.

—Pourquoi le laisses-tu fai-

néanter?

—Parce que j'ai autre chose à faire qu'à rester sur son dos... —A faire... à faire... Tu as ta soupe et ton frottoir... Et puis, quoi encore?...

—Je vous ai... vous... Et je trouve que ça commence à compter... Vous êtes bien penible, dans le temps... mais il y avait encore des moments où vous me laissiez à mon ouvrage.

Tandis qu'à présent... il n'y a pas de minute où l'on ne soit occupée, après vous... C'est votre mouchoir... c'est votre casquette... c'est votre canne... c'est pour aller ici... c'est pour vous mener là... Vous êtes insupportable... —Ah! fit-il avec un soupir de regret et d'envie... Ah! si j'y voyais seulement encore à me conduire... —Malheureusement, pour vous conduire il n'y a plus que moi... et je vous dis que vous me donnez trop de mal... Je ne suis pas jeune non plus... Vous le savez bien... J'ai passé la soixantaine... Je vous suis attachée... mais je ne veux pas crever à la peine... Si c'est pour continuer la vie que vous me faites mener depuis que vous n'y voyez plus rien... j'ai me tant m'en aller.